

XVII

A LA NAGE

La barge volait sur les eaux. Ivre, exalté, en proie à une sorte de rage, Serge Ladko, plus furieusement que jamais, pesait sur l'aviron. Affranchi des lois communes par la violence de son désir, à peine s'il s'accordait, chaque nuit, quelques instants de repos. Il tombait alors, assommé, dans un sommeil de plomb, dont il s'éveillait soudainement, comme appelé par un coup de cloche, deux heures plus tard, pour reprendre aussitôt son effrayant labeur.

Témoin de cette poursuite acharnée, Karl Dragoch admirait qu'un organisme humain pût être doué d'une telle force de résistance. C'était un homme, cependant, qui lui donnait ce prodigieux spectacle, mais un homme qui puisait une énergie surhumaine dans le plus affreux désespoir.

Soucieux d'épargner au malheureux pilote la plus légère distraction, le détective s'appliquait à ne pas rompre le silence. Tout ce qu'il était essentiel de dire, on l'avait dit au départ de Roustchouk. Dès que la barge eut été repoussée dans le courant, Karl Dragoch avait, en effet, donné les explications indispensables. Tout d'abord, il avait révélé sa qualité. Puis, en quelques mots brefs, il avait expliqué pourquoi il avait entrepris ce voyage, à la poursuite de la bande du Danube, à laquelle la croyance populaire attribuait pour chef un certain Ladko, de

Roustchouk.

Ce récit, le pilote l'avait écouté distraitement, en manifestant une fiévreuse impatience. Que lui importait tout cela? Il n'avait qu'une pensée, qu'un but, qu'un espoir: Natcha!

Son attention ne s'était éveillée qu'au moment où Karl Dragoch avait commencé à parler de la jeune femme, à dire comment, de la bouche de Titcha, il avait appris que Natcha descendait le cours du fleuve, prisonnière à bord d'un chaland commandé par le chef de cette bande, dont le nom réel n'était pas Ladko, mais Striga.

A ce nom, Serge Ladko avait poussé un véritable rugissement.

«Striga!» s'était-il écrié tandis que sa main crispée étreignait violemment l'aviron.

Il n'en avait pas demandé davantage. Depuis lors, il se hâtait sans répit, sans trêve, sans repos, les sourcils froncés, les yeux fous, toute son âme projetée en avant, vers le but. Ce but, il avait dans son coeur la certitude de l'atteindre. Pourquoi? Il eût été incapable de le dire. Il en était certain, voilà tout. Le chaland dans lequel Natcha était prisonnière, il le découvrirait du premier coup d'oeil, fût-ce au milieu de mille autres. Comment? Il n'en savait rien. Mais il le découvrirait. Cela ne se discutait pas, ne faisait pas question. Il s'expliquait maintenant pourquoi il lui avait semblé connaître celui

des geôliers chargé de lui apporter ses repas pendant sa première incarcération, et pourquoi les voix entendues confusément avaient eu un écho dans son cœur. Le geôlier, c'était Titcha. Les voix, c'étaient celles de Striga et de Natcha. Et de même, le cri apporté par la nuit, c'était encore Natcha appelant inutilement à l'aide. Que ne s'était-il arrêté alors! Que de regrets, que de remords il se fût épargnés!

A peine si, au moment de sa fuite, il avait aperçu dans l'obscurité la masse sombre de la prison flottante dans laquelle il abandonnait, sans le savoir, celle qui lui était si chère. N'importe! cela suffirait. Il était impossible qu'il passât en vue de ce chaland sans qu'au fond de son être une voix mystérieuse ne l'en avertît.

En vérité, l'espoir de Serge Ladko était moins présomptueux qu'on ne pourrait être tenté de le croire. Ses chances d'erreur étaient, en effet, très réduites par la rareté des chalands sillonnant le Danube. Leur nombre, qui, depuis Orsova, n'avait cessé de diminuer, était devenu tout à fait insignifiant à partir de Roustchouk, et les derniers s'étaient arrêtés à Silistrie. En aval de cette ville, que la barge eut dépassée en vingt-quatre heures, il ne resta que deux gabarres sur le fleuve, où régnaient presque exclusivement désormais les bâtiments à vapeur.

C'est qu'à la hauteur de Roustchouk le Danube est immense. S'étalant sur la rive gauche en interminables marais, son lit y dépasse deux lieues. En aval, il est plus vaste encore, et, entre Silistrie et Braïla,

atteint parfois jusqu'à vingt kilomètres de largeur. Cette étendue d'eau, c'est une véritable mer, à laquelle ne manquent ni les tempêtes, ni les lames couronnées d'écume, et il est concevable que des chalands plats, peu faits pour les houles du large, hésitent à s'y aventurer.

Il était même fort heureux pour Serge Ladko que le temps restât fixé au beau. Dans une embarcation de si petite taille et de formes si peu marines, il aurait été forcé, pour peu que le vent eût soufflé avec quelque violence, de chercher refuge dans une anfractuosité de la rive.

Karl Dragoch, qui, tout en s'intéressant de grand coeur aux soucis de son compagnon, visait aussi un autre but, ne laissait pas d'être troublé en constatant le désert de cette morne étendue. Titcha ne lui avait-il pas donné un renseignement mensonger? L'arrêt successif de tous les chalands lui faisait craindre que Striga n'eût été dans la nécessité de les imiter. Son inquiétude devint telle qu'il finit par s'en ouvrir à Serge Ladko.

«Un chaland est-il capable d'aller jusqu'à la mer? demanda-t-il.

--Oui, répondit le pilote. Cela arrive rarement, mais ça se voit cependant.

--Vous en avez conduit vous-même?

--Quelquefois.

--Comment font-ils pour décharger leur cargaison?

--En s'abritant dans une des criques qui existent au delà des bouches, et où des vapeurs viennent les trouver.

--Les bouches, dites-vous. Il y en a plusieurs, en effet.

--Il y a deux branches principales, répondit Serge Ladko. L'une, au Nord, celle de Kilia; l'autre, plus au Sud, celle de Sulina. Cette dernière est la plus importante.

--Cela ne peut-il être pour nous une cause d'erreur? s'enquit Karl Dragoch.

--Non, affirma le pilote. Des gens qui se cachent ne passent pas par Sulina. Nous prendrons le bras du Nord.

Karl Dragoch ne fut qu'à demi rassuré par cette réponse. Pendant que l'on suivrait une route, la bande pouvait parfaitement s'échapper par l'autre. Mais que faire contre cette éventualité, sinon s'en remettre à la chance, puisqu'on ne possédait pas le moyen de surveiller à la fois toutes les bouches du fleuve? Comme s'il eût deviné sa pensée, Serge Ladko compléta son explication de cette manière rassurante:

--D'ailleurs, au delà de la bouche de Kilia, il existe une anse, dans

laquelle un chaland peut procéder à un transbordement. Par la bouche de Sulina, il lui faudrait au contraire décharger dans le port de ce nom, qui est situé au bord même de la mer. Quant au bras Saint-Georges, qui coule plus au Sud, il est à peine navigable, bien qu'il soit le plus important au point de vue de la largeur. Aucune erreur n'est donc à craindre.»

Dans la matinée du 14 octobre, le quatrième jour après le départ de Roustchouk, la barge parvint enfin au delta du Danube.

Laissant sur la droite le bras de Sulina, elle s'engagea franchement dans celui de Kilia. A midi, on passait devant Ismaïl, dernière ville de quelque importance que l'on dût rencontrer. Dès les premières heures du lendemain, on déboucherait dans la mer Noire.

Aurait-on rejoint auparavant le chaland de Striga? Rien n'autorisait à le croire. Depuis qu'on avait abandonné le bras principal, la solitude du fleuve était devenue complète. Si loin que s'étendit le regard, plus une voile, plus un panache de fumée. Karl Dragoch était dévoré d'inquiétude.

Quant à Serge Ladko, s'il était inquiet, il n'en laissait rien paraître. Toujours courbé sur l'aviron, il poussait inlassablement la barge de l'avant, attentif à suivre le chenal que seule une longue pratique lui permettait de reconnaître entre les rives basses et marécageuses.

Son courage obstiné devait avoir sa récompense. Dans l'après-midi de ce même jour, vers cinq heures, un chaland apparut enfin, mouillé à une douzaine de kilomètres au-dessous de la ville forte de Kilia. Serge Ladko, arrêtant le mouvement de son aviron, saisit une longue-vue et examina attentivement ce chaland.

« C'est lui!... dit-il d'une voix étouffée en laissant retomber l'instrument.

--Vous en êtes sûr?

--Sûr, affirma Serge Ladko. J'ai reconnu Yacoub Ogul, un habile pilote de Roustchouk, âme damnée de Striga, dont il conduit certainement le bateau.

--Qu'allons-nous faire? demanda Karl Dragoch.

Serge Ladko ne répondit pas sur-le-champ. Il réfléchissait. Le détective reprit:

--Il faut revenir en arrière jusqu'à Kilia et au besoin jusqu'à Ismaïl.

La, nous nous procurerons du renfort.

Le pilote hocha négativement la tête.

--Remonter jusqu'à Ismaïl, en refoulant le courant, ou seulement jusqu'à

Kilia, dit-il, cela demanderait trop de temps. Le chaland prendrait de l'avance, et, en mer, on ne pourrait plus le retrouver. Non, restons ici et attendons la nuit. J'ai une idée. Si je ne réussis pas, nous suivrons le chaland de loin, et, quand nous connaîtrons son lieu de relâche, nous irons chercher de l'aide à Sulina.

A huit heures, l'obscurité devenue complète, Serge Ladko laissa dériver la barge Jusqu'à deux cents mètres du chaland. Là, il mouilla silencieusement son grappin. Puis, sans un mot d'explication à Karl Dragoch qui le regardait faire avec étonnement, il quitta ses vêtements et s'élança dans le fleuve.

Fendant l'eau d'un bras robuste, il se dirigea en droite ligne vers le chaland qu'il distinguait confusément dans l'ombre. Quand il l'eut dépassé, à distance suffisante pour ne pas être aperçu, il nagea en sens contraire, et, refoulant le courant assez rapide, vint s'accrocher au large safran du gouvernail. Il écouta. Presque étouffé par le frissonnement soyeux de l'eau courant sur les flancs de la gabarre, un air de danse parvint jusqu'à lui. Au-dessus de sa tête, quelqu'un chantonnait à mi-voix. Cramponné des pieds et des mains à la surface gluante du bois, Serge Ladko s'éleva d'un lent effort jusqu'à la partie supérieure du safran et reconnut Yacoub Ogul.

A bord, tout était tranquille. Aucun bruit ne sortait du rouf, dans lequel Ivan Striga s'était sans doute retiré. Des hommes de l'équipage, cinq devisaient paisiblement, étendus sur le pont vers l'avant. Leurs

voix se fondaient en un murmure confus. Seul, Yacoub Ogul se trouvait à l'arrière. Monté au-dessus du rouf, il s'était assis sur la barre du gouvernail et se laissait bercer par la paix nocturne, en murmurant une chanson familière.

La chanson s'éteignit tout à coup. Deux mains de fer broyaient la gorge du chanteur, qui, basculant par-dessus le couronnement, vint tomber en travers du safran. Était-il mort? Jambes et bras ballants, son corps inerte pendait comme un linge de part et d'autre de cette arête étroite. Serge Ladko desserra son étreinte et saisit l'homme par la ceinture, puis diminuant graduellement la pression de ses genoux contre le safran, il se laissa glisser peu à peu et s'enfonça silencieusement dans l'eau.

Nul, dans le chaland, n'avait soupçonné l'agression. Ivan Striga n'était pas sorti du rouf. A l'avant, les cinq causeurs continuaient leur paisible conversation.

Serge Ladko, cependant, nageait vers la barge. Le retour était plus pénible que l'aller. Outre qu'il lui fallait maintenant remonter le courant, il avait à soutenir le corps de Yacoub Ogul. Si celui-ci n'était pas mort, il n'en valait guère mieux. La fraîcheur de l'eau ne l'avait pas ranimé; il ne faisait pas un mouvement. Serge Ladko commençait à craindre d'avoir eu la main trop lourde.

Alors que cinq minutes avaient suffi pour venir de la barge au chaland, plus d'une demi-heure fut nécessaire pour refaire le même parcours en

sens inverse. Encore le pilote eut-il la chance de ne pas s'égarer dans l'ombre.

« Aidez-moi, dit-il à Karl Dragoch en saisissant enfin l'embarcation. En voici toujours un.

Avec le secours du détective, Yacoub Ogul fut passé par-dessus bord et déposé dans la barge.

--Est-il mort? demanda Serge Ladko.

Karl Dragoch se pencha sur le captif.

--Non, dit-il. Il respire.

Serge Ladko eut un soupir de satisfaction et, reprenant aussitôt l'aviron, commença à remonter le courant.

--Alors, attachez-le, et solidement, dit-il tout en godillant, si vous ne voulez pas qu'il vous brûle la politesse quand je vous aurai déposé à terre.

--Nous allons donc nous séparer? demanda Karl Dragoch.

--Oui, répondit Serge Ladko. Quand vous aurez pris terre, je retournerai aux alentours du chaland, et demain je m'arrangerai pour m'introduire à

bord.

--En plein jour?

--En plein jour. J'ai mon idée. Soyez tranquille, pendant un certain temps tout au moins, je ne courrai aucun danger. Plus tard, quand nous serons près de la mer Noire, je ne dis pas que les choses ne risquent de se gâter. Mais je compte sur vous à ce moment que je retarderai le plus possible.

--Sur moi?... Que pourrai-je donc faire?

--M'amener du secours.

--Je m'y emploierai, n'en doutez pas, affirma chaleureusement Karl Dragoch.

--Je n'en doute pas, mais vous aurez peut-être quelque difficulté. Vous ferez pour le mieux, voilà tout. Ne perdez pas de vue que le chaland quittera son mouillage demain à midi, et que, si rien ne l'arrête, il sera en mer vers quatre heures. Basez-vous là-dessus.

--Pourquoi ne restez-vous pas avec moi? demanda Karl Dragoch très inquiet pour son compagnon.

--Parce que vous pouvez éprouver du retard, ce qui permettrait à Striga

de prendre de l'avance et de disparaître. Il ne faut pas qu'il atteigne la mer. Et il ne l'atteindra pas, même si vous arrivez trop tard pour me prêter main-forte. Seulement, dans ce cas, il est probable que je serai mort.»

Le ton du pilote était sans réplique. Comprenant que rien ne le ferait changer d'avis, Karl Dragoch n'insista pas. La barge fut donc conduite à la rive, et Yacoub Ogul, toujours évanoui, fut déposé sur le sol.

Aussitôt, Serge Ladko poussa au large. La barge disparut dans la nuit.